

Anthropologie et Sociétés



Manuel CASTELLS : The City and the Grassroots : a Cross-Cultural Theory of Urban Social Movements, California Series in Urban Development no 2, University of California Press, Berkeley & Los Angeles, 1983, XII + 450 p., appendices, bibliographie, index

Pierre-André Tremblay

Volume 9, numéro 3, 1985

Parentés au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006303ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006303ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, P.-A. (1985). Compte rendu de [Manuel CASTELLS : The City and the Grassroots : a Cross-Cultural Theory of Urban Social Movements, California Series in Urban Development no 2, University of California Press, Berkeley & Los Angeles, 1983, XII + 450 p., appendices, bibliographie, index]. *Anthropologie et Sociétés*, 9(3), 264–266. <https://doi.org/10.7202/006303ar>

des liens multiples avec une vie économique souterraine dont on recommence à saisir toute l'importance, comme le laisse voir l'exemple de la construction des maisons.

Sans doute le choix initial des lignées stables dans la commune privilégiait au départ les groupes familiaux susceptibles d'avoir réalisé le plus efficacement ce lien entre le matrimonial et l'économique. En dépit de l'égalisation graduelle des fortunes, la méthode débusque comme ancêtres fondateurs au XVIIIe siècle surtout des laboureurs aisés, qui cumulent les droits domaniers et dont les lignées se retrouveront dans les réseaux politiques à toutes les générations. Si les généalogies reconstruites vont chercher un grand nombre d'individus hors de la commune, dans l'ensemble les groupes davantage susceptibles d'être porteurs de modèles familiaux tournés vers la modernité demeurent à la périphérie de l'analyse, sans échapper pourtant au regard de l'ethnologue. On devine là peut-être la matière d'une autre étude.

BIBLIOGRAPHIE

SEGALEN M.

- 1972 *Nuptialité et alliance dans une commune de l'Eure*. Paris: G.P., Maisonneuve & Larose, 142 p.
- 1980 *Mari et femme dans la société paysanne*, coll. « Bibliothèque d'ethnologie historique », Paris: Flammarion, 211 p.
- 1981a *Amours et mariages de l'ancienne France*, coll. « Arts et traditions populaires », Paris: Berger-Levrault, 175 p.
- 1981b *Sociologie de la famille*, coll. « U », Paris: Armand Colin, 283 p.

Denise Lemieux
Institut Québécois de Recherche sur la Culture
Montréal

Manuel CASTELLS : *The City and the Grassroots : a Cross-Cultural Theory of Urban Social Movements*, California Series in Urban Development no 2, University of California Press, Berkeley & Los Angeles, 1983, XII + 450 p., appendices, bibliographie, index.

Le problème actuel de la sociologie politique radicale vient de son déchirement entre les analyses « structurelles » centrées sur la reproduction intemporelle du capital et les analyses « volontaristes » ou « actionnalistes » fondées sur les efforts conscients des groupes pour modifier le mode d'organisation sociale. Cette division a aussi marqué les travaux de Manuel Castells.

Le présent ouvrage peut être conçu comme un effort pour dépasser cette dichotomie. Cela en fait un ouvrage *théorique*, malgré le peu d'espace explicitement consacré aux réflexions abstraites. Des six sections qui composent le texte, seule la dernière aborde de front la théorie interculturelle des mouvements sociaux urbains (m.s.u.). La première donne de façon vraiment très rapide quelques exemples historiques de m.s.u., allant du XVIe siècle aux révoltes urbaines américaines des années soixante. Les sections suivantes récapitulent les principales expériences de recherche de l'auteur : groupements de locataires des grands ensembles de la banlieue parisienne, squatters et populisme en Amérique latine, culture « gaie » et associations ethniques de San Francisco, mouvements de citoyens madrilènes.

Malgré leur intérêt spécifique, ces pages n'apprendront rien de vraiment nouveau à ceux qui ont suivi les travaux de l'auteur. Le plat de résistance est donc la dernière section (p. 289-337). Son originalité vient de ce que Castells tente de relier les mouvements urbains à la ville comme objet historico-culturel, alors que dans ses ouvrages précédents, les m.s.u. étaient plutôt vus comme une sous-espèce particulière du genre mouvement social. Ce renversement explique sans doute que malgré sa dédicace à Alain Touraine, l'auteur recoure peu aux élaborations théoriques de ce dernier.

L'analyse repose sur une triade : forme urbaine, fonction urbaine et signification urbaine. Cette dernière est la plus importante. On la définit comme la « performance structurelle donnée comme un but aux villes en général (et à une ville particulière dans la division inter-urbaine du travail) par le procès conflictuel à l'œuvre entre les acteurs historiques d'une société donnée » (p. 303, ma traduction). La fonction urbaine est l'ensemble des moyens organisationnels présents pour atteindre ce but alors que la forme urbaine est l'expression symbolique de la signification urbaine et de la superposition des significations urbaines. Un mouvement social urbain sera l'action collective consciente visant à transformer la signification urbaine institutionnalisée, contre les intérêts et les valeurs de la classe dominante. Les m.s.u. sont les seules mobilisations orientées vers la ville capables d'effectuer un changement structurel et de changer les significations urbaines.

Cette trilogie analytique et hautement abstraite est présentée comme le pivot de la conceptualisation de ce qu'il y a d'*urbain* dans les m.s.u. On aura remarqué que Castells y donne une importance cruciale au rapport à « l'environnement » ; en d'autres termes, la ville est un système ouvert sur l'ensemble de la société. Elle est donc, au même titre que le reste de l'organisation sociale, organisée selon les trois ordres fondamentaux de rapports sociaux, qui sont pour Castells les rapports entre les sexes, les rapports entre les classes et les rapports à l'État, ce qu'il appelle « expérience », « production » et « pouvoir ».

Ensemble culturel, la ville sera donc incluse dans l'histoire nationale spécifique d'un peuple. Évidemment, le développement capitaliste englobe les situations urbaines particulières et transforme le monde et chaque ville en lieux de rencontres de flux économiques complètement coupés de la vie empirique de chaque individu. Pour Castells, cette surdétermination par le MPC signifie qu'on peut retrouver des points communs aux traditions locales. C'est ce qui permet la formulation d'une théorie générale et trans-culturelle des m.s.u.

La base en sera qu'un « vrai » mouvement social urbain articulera trois dimensions : la demande d'une ville organisée autour de sa valeur d'usage, celle de la recherche d'une identité culturelle et celle de l'exigence d'un pouvoir plus grand pour le gouvernement local. On peut aussi retenir qu'un m.s.u. doit être conscient de son rôle et de sa propre existence et qu'il sera relié au reste de la société par des « opérateurs » (média, experts, politiciens) tout en sachant rester autonome. Des exemples esquissés par Castells, seul le mouvement madrilène se conforme au « modèle », ce qui explique sans doute pourquoi l'auteur s'est visiblement plus amusé en l'écrivant.

La distance est donc grande par rapport aux précédents livres de Castells. L'État, par exemple, est défini d'une façon qui rappelle Weber plus que Poulantzas (p. 306). Castells est conscient de cette mutation, qui se livre (p. 297) à une surprenante auto-critique. On doit cependant noter que cette mutation ne signifie pas que l'auteur abandonne *entièrement* son style et ses idées : malgré la structure du livre, on est loin d'une théorisation inductive. Les efforts conceptuels vont souvent bien au delà de ce qu'un strict respect de l'ethnographie pourrait permettre. Par ailleurs, l'auteur a résisté à certaines des critiques qui lui ont souvent été portées. Ainsi, les m.s.u. sont encore présentés comme les moteurs quasi-uniqes du changement urbain, même si cela minimise indûment la capacité de renouvellement des classes dominantes, ainsi que C.G. Pickvance

l'a fait remarquer. On peut également regretter l'absence de référence aux sociétés du « socialisme réellement existant », alors que R.E. Pahl a montré la pertinence d'une comparaison.

Ce livre est cependant passible d'un reproche nouveau : à force de référer au changement global d'une société (ou État, ou nation : on a parfois l'impression que Castells brouille les distinctions) afin de montrer comment le m.s.u. s'y intègre – ce qui est légitime – Castells en vient à faire de la « société globale » l'alpha et l'oméga de l'explication – ce qui est moins convaincant. Par exemple, afin d'expliquer pourquoi le mouvement madrilène a re-développé et parfois recréé de toutes pièces des formes culturelles populaires (fêtes de quartier, danses, etc.) est-il satisfaisant de dire que ça c'est toujours passé comme ça en Espagne et que « this has been the Spanish way » (p. 325) ? Comme le dit la phrase célèbre, il ne faut pas confondre le contexte et l'explication. L'évolution de l'anthropologie culturelle devrait nous montrer qu'on n'utilise pas impunément un terme aussi chargé de sens que celui de culture. À trop le faire, on risque la rhétorique.

Évidemment, de telles critiques ne diminuent pas l'intérêt de ce livre important. Il est à espérer (ou à attendre) qu'il suscite un débat, car il amène un peu d'air frais dans l'analyse des mouvements sociaux, qui étouffe sous le poids de la « privation relative » et de la « mobilisation des ressources ». Mais, comme le concède l'auteur, ce livre représente le stade actuel d'une réflexion en cours, non la fixation d'une clôture théorique.

Pierre-André Tremblay
Département d'anthropologie
Université Laval

Dominique GAUCHER : *Le maternage mal salarié. Travail sexué et discrimination salariale en milieu hospitalier*, Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1983, 259 p., tableaux, biblio.

On attribue à bien des événements, phénomènes et institutions la qualité d'être le miroir de notre société, et la condition des femmes sur le marché du travail n'échappe pas à cette règle. Certains modèles de socialisation montrent une telle pérennité qu'ils se transposent d'une structure à une autre sans changer d'un iota les éléments qui la sous-tendent. À tel point qu'il ne semble pas possible d'envisager de vision nouvelle sans bouleverser les acquis très souvent pris pour des privilèges. Dominique Gaucher dans son livre *Le maternage mal salarié* rend compte de la situation des travailleuses de la santé dans nos hôpitaux québécois. Bien qu'elle prenne le couple médecin / infirmière comme modèle, l'ensemble de la main-d'œuvre féminine travaillant en milieu hospitalier y est étudié.

Les femmes sont plutôt cantonnées dans des secteurs d'emploi particuliers et lorsqu'elles partagent les mêmes genres d'activités avec la gent masculine, le principe « à travail égal, salaire égal » n'en est pas pour autant respecté. Comme le souligne un auteur cité dans le texte, ce principe « risque de demeurer longtemps une formule incantatoire » (p. 18). Dans certains cas l'obtention de la parité salariale ne garantit pas l'abolition du clivage sexuel; des tensions persistent au niveau de l'organisation du travail. Alors pourquoi en est-il ainsi ?

L'hypothèse de Gaucher est « qu'il existe des modèles sociaux définissant les genres masculin et féminin dont les éléments structurels servent à l'établissement de normes dans la répartition des tâches et l'attribution d'une valeur à celles-ci; ces modèles et leurs